

au nord de l'équateur. Jusqu'en 1788 les pêcheurs de baleine ne fréquentoient que les côtes du Chili et du Pérou. On ne comptoit alors que douze ou quinze vaisseaux qui passoient annuellement le cap de Horn pour faire la pêche du cachalot; tandis qu'à l'époque où j'étois dans la mer du Sud, il y en avoit plus de soixante sous pavillon anglois.

Le *Physeter macrocephalus* n'habite pas seulement les mers Arctiques entre les côtes du Groenland et le détroit de Davis; on ne le trouve pas seulement dans l'Océan Atlantique, entre le banc de Terre-Neuve et les îles Açores, où les Anglo-Américains en font quelquefois la pêche: ce cétacé se présente aussi au sud de l'équateur, sur les côtes du Brésil et de la Guinée. Il paroît que, dans ses voyages périodiques, il se rapproche plus du continent de l'Afrique que de celui d'Amérique; car dans les environs du Rio Janeiro et de la Bahia on ne prend que des baleines. Cependant la pêche du cachalot a beaucoup diminué sur les côtes de la Guinée, depuis que les navigateurs craignent moins de doubler le cap de Horn, et depuis qu'on est devenu plus attentif aux cétacés qui abondent dans le Grand Océan.

On trouve des physetères, et par bandes assez considérables, dans le canal de Mozambique, et au sud du cap de Bonne-Espérance; mais l'animal y est généralement petit, et la mer, constamment houleuse et agitée, n'y favorise pas la manœuvre des *harponneurs*.

Le Grand Océan réunit toutes les circonstances qui peuvent rendre la pêche du cachalot facile et lucrative: plus riche en mollusques, en poissons, en marsouins, en tortues et en phoques de toute espèce, il offre plus de nourriture aux cétacés *souffleurs* que l'Océan Atlantique; aussi ces derniers y sont-ils en plus grand nombre, plus gras, et d'une taille plus considérable. Le calme qui règne pendant une grande partie de l'année dans la région équinoxiale de la mer du Sud, facilite singulièrement la poursuite des cachalots et des baleines. Les premiers s'éloignent peu des côtes du Chili, du Pérou et du Mexique, parce qu'elles sont taillées à pic (*acantiladas*) et baignées par des eaux d'une grande profondeur. C'est une règle générale que le cachalot fuit les bas-fonds, tandis que la baleine les cherche. C'est par cette raison que ce dernier cétacé est très-fréquent sur les

côtes basses du Brésil; tandis que le premier abonde près de celles de la Guinée, qui sont plus élevées et partout accessibles pour les plus grands bâtimens. Telle est, en général, la constitution géologique des deux continens, que les côtes occidentales de l'Amérique et de l'Afrique se ressemblent, tandis que les côtes orientales et occidentales du nouveau continent offrent le contraste le plus remarquable sous le rapport de leur élévation au-dessus du fond de l'Océan voisin.

La plupart des vaisseaux anglois ou anglo-américains qui entrent dans le Grand Océan, ont le double but de la pêche du cachalot et du commerce illicite avec les colonies espagnoles. Ils doublent le cap de Horn, après avoir tenté de laisser des marchandises de contrebande à l'embouchure de la rivière de la Plata, ou au *preside* des îles Malouines. Ils commencent à faire la pêche du cachalot près des petites îles désertes de Mocha et de Santa Maria, au sud de la Concepcion du Chili. A Mocha, il y a des chevaux sauvages que les habitans de la côte voisine y ont introduits, et qui servent quelquefois de nourriture aux navigateurs. L'île de Santa Maria a des sources

très-belles et très-abondantes : on y trouve des cochons devenus sauvages, et une espèce de navets très-gros et très-nourrissans, que l'on croit propre à ces climats. Après avoir séjourné dans ces parages pendant l'espace d'un mois, et après avoir fait le commerce de contrebande à l'île de Chiloe, les bâtimens pêcheurs (*balleneros*) ont coutume de longer les côtes du Chili et du Pérou jusqu'au cap Blanc, situé sous les 4° 18' de latitude australe. Le cachalot est partout très-commun dans ces parages, jusqu'à quinze ou vingt lieues de distance du continent. Avant l'expédition du capitaine Collnet, la pêche finissoit au cap Blanc ou près de l'équateur; mais, depuis quinze à vingt ans, les *balleneros* la continuent au nord, jusqu'au delà du Cabo Corientes, sur les côtes mexicaines de l'intendance de Guadalaxara. C'est autour de l'archipel des Galapagos, sur lesquels il est très-dangereux d'atterrir, à cause de la force des courans, et autour des îles de *las tres Marias*, que les cétacés sont le plus fréquens et d'une taille gigantesque. Au printemps, les environs des Galapagos sont le rendez-vous de tous les cachalots macrocéphales des côtes du

Mexique, de celles du Pérou et du golfe de Panama, qui viennent s'y accoupler : à cette époque, M. Collnet y a vu de jeunes individus de deux mètres de longueur. Plus au nord des îles *Marias*, dans le golfe de Californie, on ne trouve plus de physètes, mais seulement des baleines.

Les pêcheurs *baleiniers* distinguent facilement de loin les cachalots des baleines, par la manière dont les premiers font jaillir l'eau par leurs évents. Les cachalots peuvent rester plus long-temps sous l'eau que la baleine franche : lorsqu'ils viennent à la surface, leur respiration est plus souvent interrompue ; ils laissent moins séjourner l'eau dans les poches membraneuses placées au-dessus des narines ; les jets sont plus fréquens, plus dirigés en avant, et plus élevés que dans les autres *souffleurs*. La femelle du cachalot est quatre à cinq fois plus petite que le mâle ; sa tête ne fournit que 25 *barils* anglois d'*adipocire*, quand la tête du mâle en donne de 100 à 125. Un grand nombre de femelles (*cow-whales*) voyagent généralement ensemble, conduites par deux ou trois mâles (*bull-whales*), qui décrivent perpétuellement des cercles autour

de leur troupeau. Les femelles très-jeunes, qui ne donnent que 12 à 16 *barils* de matière adipocireuse, et que les pêcheurs anglois appellent *écolières* (*school-whales*), nagent si près les unes des autres, qu'elles sortent souvent à mi-corps de l'eau. Il est presque superflu d'observer ici que l'*adipocire*, qui ne fait pas partie du cerveau de l'animal, se trouve non-seulement dans toutes les espèces connues des cachalots (*Catadontes Lac.*), mais aussi dans tous les physètes et les physètes. Le blanc-de-baleine tiré des cavités du museau du cachalot, cavités qu'il ne faut pas confondre avec celle du crâne, n'est que le tiers de l'huile épaisse et adipocireuse que fournit le reste du corps. Le *sperma ceti* de la tête est de première qualité ; on l'emploie à la fabrication des chandelles : celui du corps et de la queue ne sert, en Angleterre, qu'à donner du *lustre* aux draps.

Cette pêche, pour être profitable, doit se faire avec la plus grande économie : on y emploie des bâtimens de 180 à 300 tonneaux ; l'équipage ne consiste qu'en 16 ou 24 individus, y compris le capitaine et le maître, qui eux-mêmes sont forcés de jeter le harpon

comme les simples matelots. On évalue, à Londres, les frais d'armement d'un bâtiment de 180 tonneaux, doublé en cuivre, et approvisionné pour une campagne de deux ans, à 7000 livres sterlings. Chaque bâtiment pêcheur de la mer du Sud a deux canots : l'armement de chaque canot exige quatre matelots, un mousse, un timonier, un cable de 130 brasses de long, trois lances, cinq harpons, une hache et une lanterne pour se faire voir de loin pendant la nuit. L'armateur ne donne aux matelots que la nourriture, et une somme très-modique d'argent à titre d'avance : leur paye dépend du produit de la pêche ; car, comme tout l'équipage y prend part, chaque individu a droit au profit. Le capitaine reçoit $\frac{1}{16}$, le maître d'équipage $\frac{1}{25}$, le second maître $\frac{1}{35}$, le contre-maître $\frac{1}{50}$, le matelot $\frac{1}{85}$ de tout le produit. On regarde la pêche comme bonne, si un bâtiment de 200 tonneaux retourne dans le port, chargé de 800 *barils* de blanc-de-baleine. Le cachalot, persécuté sans cesse, commence, depuis quelques années, à devenir plus farouche et plus difficile à prendre. Mais pour favoriser la navigation dans la mer du Sud, le gouver-

nement britannique accorde des avances à chaque bâtiment qui sort pour la pêche du cachalot : ces avances sont de 300 à 800 livres sterlings, selon le tonnage du bâtiment. Les Anglo-Américains font cette pêche avec plus d'économie encore que les Anglois.

Les anciennes lois espagnoles défendent aux vaisseaux baleiniers, comme aux autres bâtimens étrangers, d'entrer dans les ports de l'Amérique, si ce n'est dans les cas de détresse ou de manque d'eau et de vivres. Les îles Galapagos, sur lesquelles les pêcheurs débarquent quelquefois leurs malades, ont des sources, mais ces sources sont très-pauvres et très-inconstantes. L'île des Cocos (lat. 5° 35' bor.) est très-riche en eau ; mais en cinglant des Galapagos au nord, cette petite île isolée est difficile à trouver, à cause de la force et de l'irrégularité des courans. Les baleiniers ont des motifs puissans pour préférer de faire l'eau à la côte : ils cherchent des prétextes pour entrer dans les ports de Coquimbo, Pisco, Tumbes, Payta, Guayaquil, Realejo, Sonzonate et San Blas. Quelques jours, souvent même quelques heures, suffisent à l'équipage des bâtimens pêcheurs, pour former des

liaisons avec les habitans, pour leur vendre des marchandises angloises, et pour y prendre des chargemens de cuivre, de vigogne, de quinquina, de sucre et de cacao. Ce commerce de contrebande se fait parmi des personnes qui ne parlent pas la même langue, souvent par signes, et avec une bonne-foi très-rare parmi les peuples policés de l'Europe.

Il seroit superflu d'énumérer les avantages qu'auroient les habitans des colonies espagnoles sur les Anglois et sur les Américains des États-Unis, s'ils vouloient prendre part à la pêche du cachalot. De Guayaquil et de Panama, on se rend en dix ou douze jours dans les parages où ce cétacé abonde. La navigation de San Blas aux îles Marias est à peine de trente-six heures. Les Espagnols Mexicains, en s'adonnant à la pêche, auroient à faire 4000 lieues de moins que les Anglo-Américains; ils auroient les vivres à meilleur marché; ils trouveroient partout des ports dans lesquels ils seroient reçus en amis, et qui leur fourniroient de nouvelles provisions. Le blanc-de-baleine, il est vrai, est encore peu recherché sur le continent de l'Amérique espagnole. Le clergé s'obstine à confondre l'adipocire

avec le suif, et les évêques américains ont déclaré que les cierges qui brûlent sur les autels, ne peuvent être que de cire d'abeilles: cependant à Lima on a commencé à tromper la vigilance des évêques, en mêlant le blanc-de-baleines à la cire. Des négocians qui ont acheté des prises angloises, en ont eu de grandes quantités, et l'adipocire employée aux fêtes d'église est devenue une nouvelle branche de commerce très-lucrative.

Ce n'est pas le manque de bras qui pourroit empêcher les habitans du Mexique de se livrer à la pêche du cachalot; il ne faudroit que deux cents hommes pour armer dix bâtimens pêcheurs, et pour recueillir annuellement près de mille tonneaux de blanc-de-baleine: cette substance pourroit devenir, avec le temps, un article d'exportation presque aussi important que le cacao de Guayaquil et le cuivre de Coquimbo. Dans l'état actuel des colonies espagnoles, la paresse des habitans s'oppose à l'exécution de ces projets: comment trouver des matelots qui consentent à embrasser un métier aussi rude, une vie aussi misérable que celle des pêcheurs de cachalot? comment les trouver

dans un pays où, d'après les idées du bas-peuple, il ne faut que des bananes, de la viande salée, un hamac et une guitare pour être heureux ? L'espoir du gain est un stimulant trop foible sous une zone où la nature bienfaisante offre à l'homme mille moyens de se procurer une existence aisée et paisible, sans quitter son pays, et sans lutter contre les monstres de l'Océan.

Depuis long-temps le gouvernement espagnol a vu d'un mauvais œil la pêche du cachalot, qui attire les Anglois et les Anglo-Américains¹ sur les côtes du Pérou et du Mexique. Avant que cette pêche fût établie, les habitans des côtes occidentales de l'Amérique n'avoient vu flotter dans ces mers d'autre pavillon que le pavillon espagnol. Des raisons politiques auroient pu engager

¹ D'après des renseignemens officiels que je dois à M. Gallatin, ministre des finances à Washington, il y a eu dans la mer du Sud, en 1800, 1801 et 1802, annuellement dix-huit à vingt bâtimens baleiniers (de 2800 à 3200 tonneaux) des États-Unis. Un tiers de ces bâtimens sortent du port de Nantucket. En 1805, l'importation du blanc-de-baleine, dans ce port, étoit de 1146 *barils*.

la métropole à ne rien épargner pour encourager les pêches nationales, moins peut-être dans le but d'un profit direct, que pour exclure la concurrence des étrangers, et pour empêcher leurs liaisons avec les naturels. Des privilèges accordés à une compagnie qui résidoit en Europe, et qui n'a jamais existé que de nom, ne pouvoient pas donner la première impulsion aux Mexicains et aux Péruviens. Les armemens pour la pêche doivent se faire en Amérique même, à Guayaquil, à Panama ou à San Blas. Il existe constamment sur ces côtes un certain nombre de matelots anglois, qui ont abandonné les bâtimens baleiniers, soit par mécontentement, soit pour chercher fortune dans les colonies espagnoles. Les premières expéditions pourroient se faire en mêlant ces matelots, qui ont une longue expérience de la pêche du cachalot, aux *zambos* de l'Amérique, qui osent attaquer corps à corps les crocodiles.

Nous venons d'examiner dans ce chapitre la véritable richesse nationale du Mexique; car les produits de la terre sont en effet la seule base d'une opulence durable. Il est consolant de voir que le travail de l'homme,